Gérard GENETTE, *Métalepse. De la figure à la fiction*

Paris, Éd. du Seuil, coll. Poétique, 2004, 132 p.

Daniel Jacobi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5855>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5855

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 365-367

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Daniel Jacobi, « Gérard GENETTE, *Métalepse. De la figure à la fiction* », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 16 mai 2012, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5855> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5855>

herméneutique a pour vocation de préciser ce(ux) tout contre qu(o) l'auteur prend appui pour proposer ses propres développements. Ce préalable conduit à l'exposition d'une théorie politique de la technique, originale, fondée sur des thèses anti-essentialistes affirmant l'importance du contrôle social des technologies. Andrew Feenberg fait ainsi sienne l'idée d'une « rationalisation démocratique » de la technique et appelle de ses vœux l'invention d'une forme politique inédite qui définirait un nouvel espace public essentiellement dédié au règlement de la gestion technique de la cité. Sa philosophie axiologique s'appuie en positif sur les travaux d'auteurs fort divers (Herbert Marcuse, Jürgen Habermas), faisant au passage la part belle à nombre de penseurs français : Michel Foucault, Michel de Certeau, Jean Baudrillard et surtout, Michel Callon et Bruno Latour. D'une manière générale, l'empreinte des travaux du Centre de sociologie de l'innovation (CSI) est particulièrement visible et forte. On ne peut notamment s'empêcher de faire le rapprochement entre les développements du philosophe américain et les thèses sur la « démocratie technique » présentées par Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthes dans leur opus *Agir dans un monde incertain* (Paris, Éd. du Seuil, 2001). Contre la vision technocratique et la rationalité instrumentale, Andrew Feenberg propose une théorie critique et historique de l'essence de la technique qui s'efforce d'articuler les apports des sciences sociales et ceux de la philosophie.

Malgré ce choix revendiqué d'une approche de la technique qui se voudrait à la fois pluridisciplinaire, politique et empiri-quement fondée, la théorie socio-historique de la modernité que nous présente l'auteur reste à un niveau fort élevé d'abstraction. La (sphère) technique à laquelle fait souvent référence l'auteur est le plus souvent considérée comme une entité relativement obscure qui recouvre des réalités matérielles et des régimes technologiques très divers et confondus (macro-systèmes, réseaux, outils, règles, normes, institutions, etc.)

dont la distinction aurait pourtant permis davantage de clarté. Par ailleurs, l'appareillage conceptuel qu'il nous soumet et qui fait la synthèse de problématiques que tout éloigne en apparence (e.g. la théorie des médias habermassienne et celle de l'acteur-réseau de Callon-Latour) apparaît parfois, en première lecture, comme une sorte de Léviathan théorique dont on ne discerne pas toujours l'efficacité heuristique. De la sociologie, le philosophe ne retient *in fine* que l'aspect le plus spéculatif. La promesse d'un dialogue fécond entre une certaine théorie critique s'emparant de la « question technique » pour en faire un problème politique et une sociologie attentive au détail des processus sociaux d'innovation et d'appropriation n'est, hélas, pas tout à fait tenue. Nonobstant ces quelques remarques, nous ne pouvons que souligner la valeur de cet ouvrage d'Andrew Feenberg. Foisonnant et solidement argumenté, il a le mérite de s'attaquer à des questions sociétales fondamentales. Il participe ainsi à l'ouverture d'espaces de réflexion essentiels au débat démocratique et contribue également à dégager de nouvelles pistes de recherche fort intéressantes.

Fabien Granjon

IRUTIC/LARES, université Rennes 2
fgranjon@club-internet.fr

Gérard GENETTE, *Métalepse*.

De la figure à la fiction.

Paris, Éd. du Seuil, coll. Poétique, 2004, 132 p.

Le titre – énigmatique – comme le nombre réduit de pages – à peine 130 – pourraient laisser croire que le nouvel essai de Gérard Genette est un texte hâtif et secondaire, comme retrouvé dans le fond d'un tiroir où il aurait été oublié par l'auteur prolifique des *Figures* (déjà cinq tomes parus entre 1966 et 2002). L'image n'est sans doute pas forcée car, comme l'avoue l'auteur dès l'introduction : « Je crains d'être, par quelques pages déjà anciennes, un peu responsable de l'annexion au champ de la narratologie d'une notion qui appartient originellement à celui de la rhétorique ; je crains aussi

d'avoir procédé à cette annexion, qui pourtant me semble encore légitime, d'une manière plutôt cavalière, en disant à la fois trop et trop peu » (p. 7). Aussi le projet de l'ouvrage n'est-il autre qu'« [...] infliger à ce concept, légitimes ou non, quelques nouveaux élargissements » (p. 7).

La métalepse est une figure de rhétorique peu connue. En tout cas beaucoup moins que la métaphore et la métonymie dont elle est pourtant proche et voisine. C'est probablement ce qui contribue à conférer une sorte d'étrangeté à la démarche de l'auteur. D'autant que le texte est sobre, écrit comme en continu, sans plan ni intertitres destinés à faire apparaître sa structure. Comme une sorte de longue méditation procédant par ondes successives, chacune d'elles étant soulignée par un saut de ligne muni d'un très sobre astérisque.

Néanmoins, cette forme délibérément souple cache un raisonnement d'une rigueur sans faille et d'une grande subtilité. Après avoir défini la métalepse comme figure de rhétorique et donc comme forme surprenante jouant sur quelques mots (la métalepse est un déplacement qui mobilise les conséquences en lieu et place des faits), Gérard Genette montre comment cette figure est susceptible de devenir – par extension, au plan narratologique – l'une des formes les plus sophistiquées et des plus inventives de la mise en abyme.

En somme, cette sorte de méditation sur la métalepse est l'occasion pour Gérard Genette de passer systématiquement en revue les formes et les conséquences discursives de l'intrication de deux plans de discours qu'il construit et distingue très soigneusement : au plan du récit, c'est-à-dire de l'intrigue et de ses actants (diégétique), il oppose un plan métanarratif (extradiégétique ou métadiégétique) qui est celui de l'auteur, de celui qui construit et gère le cours du récit, y compris son dénouement. Précisément, sont métaleptiques les va-et-vient, glissements ou transgressions opérés entre ces deux plans distincts : soit le

narrateur s'introduit de façon manifeste dans le récit dont il n'est habituellement qu'un conducteur – régisseur invisible ; soit, au contraire, le cours du récit ou l'un de ses actants s'évade du plan littéraire pour intervenir dans la vie de l'auteur, comme s'il échappait aux conventions de la littérature ou de l'art pour se mêler à la réalité.

L'ouvrage est très curieusement construit. Il semble osciller entre deux directions opposées. D'une part, il réunit une collection de détournements métaleptiques puisés et évoqués avec une sorte de jubilation aux sources les plus diverses. Dans la littérature (Balzac, Borgès, Diderot, Flaubert, Gautier, Giono, Proust...) et le cinéma (Deray, Hitchcock, Lelouch, Truffaut, Woody Allen...), mais aussi avec quelques incursions dans le théâtre, la peinture, la télévision ou les représentations de la culture (la montée de marches de Cannes). Mais, d'autre part, l'auteur esquisse une sorte de théorie de ce qui constituerait un système métaleptique. À cet effet, non content de différencier et nommer les différentes métalepses (Gérard Genette forge par exemple la notion d'*analepse* – mais pas celle de *catalepse*), il s'efforce de construire une théorie. À l'instar des théories de l'énonciation, elles-mêmes redevables de cette belle idée au grand Roman Jakobson, Gérard Genette identifie les « embrayeurs métaleptiques ». Bien entendu, parmi ces embrayeurs, le pronom « je », dans la mesure où il se superpose avec l'identité du narrateur, est un marqueur essentiel. Ailleurs, il analyse finement les temps verbaux reprenant la perspective weinrichienne qui distingue les temps commentatifs des narratifs.

Cette prodigieuse promenade d'une culture et d'une inventivité permanente fait rapidement tomber le lecteur sous le charme et le plaisir des évocations. Du coup, on se prend parfois à regretter que Gérard Genette n'ait pas procédé avec plus de rigueur encore. Au lieu d'étudier en détail et formellement des métalepses exemplaires, il est curieux que sa démarche semble obéir à une sorte de quête d'exhaustivité, comme s'il voulait recenser

toutes les métalepses qu'il a croisées. La démonstration en est quelque peu amoindrie. Tout aussi étrange est la perspective théorique. Comme si l'auteur ne jugeait pas vraiment utile, ou intéressant, d'aller jusqu'au bout de sa démarche et de sa volonté d'établir un système robuste et convaincant. En dépit de ces critiques mineures, qu'on ne s'y trompe pas : *Métalepse* est un ouvrage d'une intelligence et d'une culture rares. Il témoigne de façon exemplaire de l'actualité et de la fécondité des analyses formelles héritées des linguistiques structurales.

Daniel Jacobi

LCC, université d'Avignon

et des pays du Vaucluse

daniel.jacobi@univ-avignon.fr

Jostein GRIPSRUD, *Understanding media culture [Comprendre la culture des médias]*. London/New York, Arnold/Oxford University Press, 2002, 330 p.

Abordant des objets aussi divers que les séries télévisées, le journalisme, le cinéma européen et américain, *Understanding media culture* est une excellente initiation aux différentes théories permettant la compréhension de la culture médiatique. Quels rôles les médias de masse jouent-ils dans la formation de nos identités culturelles, sont-ils culturellement déterminants ou plutôt symptomatiques de la société qui les produit ? De quelle façon le « récepteur » perçoit-il les informations qui lui sont alors communiquées ? Est-il sous influence ou influence-t-il la production de ce qui lui est proposé ? Quel est le pouvoir de la sphère publique et de la sphère privée sur ces productions ? Un individu peut-il s'exprimer en « auteur » à travers les médias à l'ère de la globalisation économique et de l'internationalisation des échanges ? Ces nombreuses questions sont traitées de façon transversale dans les différents chapitres constituant l'ouvrage, bien que la division de celui-ci en trois parties puisse laisser penser de prime abord que l'auteur a choisi de les aborder distinctement.

Ainsi les premiers chapitres sont-ils regroupés sous un même thème,

« L'audience et les médias » (pp. 1-96). Peut-être parce qu'il constitue en soi une introduction, *Understanding media culture* fait fi de tout prologue et débute directement sur la relation entre les médias et la socialisation, en se fondant notamment sur la notion d'identité. Présentant tout d'abord les théories de Sigmund Freud, Jostein Gripsrud approche par la suite les questions liées aux identités communautaires, en développant plus précisément la formation et la représentation de ces communautés via la télévision. Cet aspect implique alors de s'intéresser au pouvoir des médias et à leurs effets sur l'audience. L'auteur présente trois périodes de recherches pour apporter des éléments de réponse, périodes qui ne se concentrent pas tout à fait sur les mêmes préoccupations. Alors que les recherches effectuées avant 1940 s'interrogent sur ce que « les médias font à l'audience », une seconde période, s'étendant de 1940 à 1970, est davantage consacrée à ce que « l'audience fait des médias ». Les études qui suivent se dirigent vers une synthèse de ces deux pôles. Mais pour éviter de donner une réponse trop définitive à la question complexe de l'influence des médias, pour laquelle il n'existe pas de « vérité absolue », l'auteur montre qu'il « est également nécessaire d'avoir une connaissance transversale et variée des conditions sociales et culturelles, et des différences en générales » (p. 59). Le dernier chapitre de la première partie est ainsi dédié aux différences sociales dans le jugement de goût et les styles de vie. Les travaux de Pierre Bourdieu y sont majoritairement représentés, avec un exposé des principales notions mises au point par ce sociologue : *habitus*, capital, etc. Un lien est également établi avec l'œuvre d'Emmanuel Kant sur la critique du jugement, ce qui complète l'approche sociologique par une approche philosophique et esthétique. La question du jugement de la qualité des œuvres permet une transition avec la seconde partie de l'ouvrage intitulée « Perspectives sur les textes médiatiques » (pp. 97-224), qui se concentre plus particulièrement sur des outils théoriques d'analyse de contenu. Les fondements de la sémiotique sont présentés avec quelques études de cas cinématographiques et télévisuelles ; elles